

# CONCLUSION : LES LUMIÈRES APRÈS COUP

Laurence VANOFLEN, Maître de conférences (Cslf/Litt et Phi), Université Paris Nanterre

---

## Partie 1 – Une période « sans nom »

Faire le bilan du « tournant des Lumières » soulève deux questions. L'une porte sur les liens entre les Lumières et la Révolution et elle est immédiatement posée lorsque le dix-huitième siècle s'achève. L'autre porte sur ce que la période nous a légué. Par-delà un procès des Lumières qui a pris pour prétexte les déchaînements de violence de la Terreur censés en être l'effet, on se demandera donc ce que les Lumières ont encore à nous transmettre.

Mais tout d'abord, il faut souligner l'extraordinaire complexité d'une période qui récuse les simplifications et les oppositions tranchées. En effet, le dix-neuvième siècle s'ouvre sur une société qui a connu une table rase sans précédent, mais qui ne sait pas encore où elle va. Les soubresauts révolutionnaires favorisent en effet des trajectoires individuelles sinueuses, et ce, même sans parler des hommes politiques opportunistes qui ont traversé tous les régimes, comme Talleyrand ou Fouché. Les satiristes ont fait leurs choux gras de ces revirements, inventant le terme péjoratif de « girouette » pour désigner le phénomène. Le critique La Harpe vire ainsi du parti des philosophes à celui de ses adversaires résolus. Le jeune Chateaubriand, rousseauiste et incrédule, des *Essais sur les révolutions* en 1797, devient en 1802 le porte-bannière d'une foi chrétienne ressuscitée. Elle doit alimenter un renouveau des lettres que l'Empire naissant appelle de ses vœux. Et les mêmes auteurs peuvent d'ailleurs être revendiqués par tous les bords. C'est le cas de Rousseau, objet d'un culte sans précédent dans les années 80 et de pèlerinages sans nombre à Ermenonville, invoqué tour à tour ou simultanément par les aristocrates, les Girondins, les Jacobins.

Mais les partages idéologiques sont aussi souvent moins tranchés qu'on ne pourrait le penser. Les schémas historicisés de pensée se répandent ainsi. Et même un conservateur comme Sénac de Meilhan admet la nécessité de la Révolution. Inversement, la raison triomphante reflue et le besoin du spirituel touche aussi les héritiers des Lumières. Et pour un théoricien contre-révolutionnaire et monarchiste comme Bonald en 1802 ou Madame de Staël, je cite : « La littérature est l'expression de la société ». La meilleure preuve de la complexité de la période tient dans l'ambivalence de ses notions clés comme la mélancolie ou le retour à l'antique.

## Partie 2 – Une période entre énergie et nostalgie, élan et perte

A la fois force négative et positive chez les écrivains que sont Staël comme Chateaubriand, la mélancolie signale le vertige existentiel face au temps et à l'historicité. Mais elle permet aussi le dépassement de soi et ouvre vers une forme de transcendance. L'appel du spirituel s'exprime d'ailleurs chez tous les deux, qu'elle emprunte la forme du catholicisme ou non. De même, le néoclassicisme qui triomphe chez Chénier ou en peinture chez David, comme chez les écrivains, exprime les tensions de cette fin de siècle, prise entre énergie et nostalgie, appel du futur et sentiment de la perte. On les a rencontrés dans le motif des ruines.

Le retour à l'antique est bien une démarche de refondation et non un simple académisme figé, comme le souligne cet appel lancé par Germaine de Staël en 1800 : « Comparant nos richesses avec celles de l'Antiquité, loin de nous laisser décourager par l'admiration stérile du passé, ranimons-nous par l'enthousiasme fécond de l'espérance ; unissons nos efforts, livrons nos voiles au vent rapide qui nous entraîne vers l'avenir. »

Mais en définitive, cet appel du spirituel mène à la reconnaissance des pouvoirs de la littérature. Il débouche d'ailleurs parfois sur l'inachèvement ou sur des formes d'écriture modernes comme le fragment. Toutefois, l'histoire littéraire a simplifié et réécrit après coup cette période incertaine, qui éprouva elle-même le besoin de se forger ses propres mythes. Ainsi, Chateaubriand réécrit-il lui-même l'histoire dans les *Mémoires d'outre-tombe*, en se posant, plusieurs décennies après, en fondateur du romantisme à naître. Je cite : « En moi commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française. » L'auteur du *Génie du christianisme* est ainsi devenu pour la postérité le fondateur d'une littérature nouvelle, romantique, reléguant injustement Madame de Staël et *De la littérature* écrit deux ans plus tôt au second plan.

Reste à apprécier le procès ouvert aux Lumières dès la fin du dix-huitième siècle. La responsabilité dans les violences révolutionnaires que l'on a imputée aux Lumières fait-elle partie de ces mythes que l'époque éprouva le besoin de se forger pour maîtriser une histoire vertigineuse ?

## Partie 3 – La Révolution, accomplissement ou trahison des Lumières ?

Dès la fin du dix-huitième siècle en effet, les théoriciens contre-révolutionnaires, dans le sillage de Burke, ouvrent un procès de la philosophie, tenue pour responsable du grand ébranlement de l'Ancien Régime. Ce procès, tel que le résume le refrain de la chanson de Gavroche dans *Les Misérables* : « C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau », a laissé des traces dans la mémoire collective.

Or, la Révolution n'est pas la simple mise en pratique d'un programme qui préexisterait puisque, comme on l'a vu, les Lumières ne sont pas elles-mêmes une doctrine et qu'aucun de ses représentants, Rousseau inclus, ne préconise de renverser le gouvernement établi. De plus, la Révolution est multifactorielle. Elle tient autant aux évolutions sociales, à l'émergence d'une opinion publique qu'à l'échec des réformes tentées pour adapter l'administration, notamment fiscale, de l'Ancien Régime, ou à des faits circonstanciels comme les crises de subsistance qui ont pu servir de déclencheur.

Tout au plus, la littérature philosophique, l'a-t-elle préparée dans l'opinion en rendant légitimes ses revendications et en dotant ces acteurs d'outils intellectuels. Les notions par exemple de contrat social, de droit naturel.

Certes, sa part sombre est indéniable. Sur le plan politique, le désir de fonder sur la raison un ordre social plus juste débouche sur la violence de la Terreur et les tribunaux révolutionnaires, ou sur l'autoritarisme de l'Empire. La question de l'égalité, posée, attendra longtemps ses réponses ; 1848 pour l'abolition de l'esclavage, 1944 pour le droit de vote des femmes. Le désir de répandre les valeurs de liberté, égalité, fraternité, et l'idéal du bonheur des peuples débouche aussi sur des guerres et des républiques sœurs inféodées en Europe, voire de nouveaux royaumes en Italie.

Enfin, sur le plan social, le souci d'asseoir la propriété et les fortunes bien ou mal acquises prime sur la réalisation des projets d'instruction publique, qui attendront la Troisième République, sans parler d'une justice sociale appelée par les plus audacieux comme Condorcet. Le roman stendhalien ou balzacien feront à cet égard le bilan des spéculations et des enrichissements (pensons au *Père Goriot*) permises par les guerres révolutionnaires, ou les assignats. Par-delà la décennie révolutionnaire, les Lumières seraient-elles pour autant à oublier ?

## Conclusion – Les Lumières aujourd’hui : un débat actuel

Sur le plan littéraire d'abord, le verdict rageur de La Harpe, qui jugeait la littérature nouvelle monstrueuse, a été invalidé par l'histoire. De l'autobiographie aux chroniques urbaines de Mercier ou Restif, ou encore aux journaux, les genres naissant dans les dernières décennies du dix-huitième siècle sont centraux dans le paysage culturel moderne. La presse, l'écriture de l'intime incluant l'autofiction, ou les formes de poésie visionnaire des surréalistes - pensons au *Paysan de Paris* d'Aragon - en témoignent. De même, le combat des Lumières a gardé toute son actualité au vingt-et-unième siècle ; tolérance religieuse, liberté d'opinion, droits de l'homme, droit à l'instruction, reparaissent régulièrement dans l'actualité la plus brûlante de notre décennie à tous les coins du globe.

A l'ère des méfaits de la science, des fake news et d'une communication toute-puissante, la nécessité du débat critique, la méfiance de l'esprit d'autorité et la conscience que les connaissances ont une histoire, restent encore des mots d'ordre utiles. De même que la devise des Lumières : « Ose penser par toi-même. *Sapere aude* »